

A la comptabilité régnait une grande animation. Hélène Valentinovna était montée de l'entrepôt, comme elle faisait inmanquablement chaque matin, chez « les filles », dire bonjour et raconter les nouvelles des dernières vingt-quatre heures.

Salut, alors comment va Lalka ? m'a-t-elle demandé. Elle me posait la question régulièrement un jour sur deux.

En venant au travail, j'avais décidé de ne rien lui dire, en tout cas pas d'un seul coup, mais en entendant la question, je me suis démontée

« Hm... j'ai commencé en évitant son regard.

– Quoi ? Elle m'a regardé attentivement. Elle est malade ?... Mais parle donc, pourquoi tu ne dis rien ?

Elle m'a regardé dans les yeux. J'ai dit doucement :

– Elle est morte.

– Comment ? » Elle a poussé un cri sonore, un cri de gamine désespérée.

Je lui ai raconté en gros sans entrer dans les détails, comment c'était arrivé. Elle a sangloté amèrement et elle est repartie dans son entrepôt toute voûtée comme une petite vieille.

Mais ses malheurs n'étaient pas finis ce jour-là. Le soir, son mari est venu chez elle. Sans se cacher comme il faisait d'ordinaire, ouvertement. Il a sonné au moment où – il le savait – elle devait être là.

« Bonjour. Il avait un visage coupable. Je peux entrer ?

Elle a reculé d'un pas.

– J'ai décidé de passer... Il était là à danser d'un pied sur l'autre.

– Je vois bien que tu as décidé.

– Comment tu vas ?

– C'est pour me dire ça que tu es venu ?

– Oui, c'est-à-dire que... en fait, non. Je voulais te demander... son visage avait pris l'expression d'un homme qui a décidé de se jeter dans une crevasse.

– Quoi ? Elle le regardait fixement.

– Je voulais te demander... qu'Assia vienne me voir de temps en temps, passer un moment, quoi. Il y a des jours où j'ai envie d'avoir quelqu'un... Sa voix se brisa... de ma vie d'avant.

– Quoi ? Ça n'est pas tout miel, ta nouvelle vie ?

– Si. C'est simple : avant je ne savais pas ce que c'était que l'amour ».

Les yeux d'Hélène Valentinovna brillèrent du feu de quatre ans d'offense non pardonnée.

– Tu parles d'amour ? Tu n'es pas entouré d'amour de toutes parts ? »

Il se rétracta tout à fait, s'assombrit et se mit à fouiller précipitamment dans ses poches. Sous le coup de l'émotion, il n'arrivait pas à trouver la bonne poche, et quand il y parvenait, il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait.

« Voilà, c'est pour Assia. De la poche intérieure de sa veste, il avait fini par tirer une enveloppe un peu froissée.

– Merci. La voix d'Hélène Valentinovna tremblait. Où est-ce que tu... Tu es pressé ? »

Mais il descendait déjà l'escalier en courant, en oubliant qu'il y avait un ascenseur.

Chapitre 10

Nous avons fait une première étape au puits à chadouf près de Maximilianovka : nous avons sorti le jambon coupé en tranches, l'ail, l'oignon et le pain frais, encore croustillant. C'était un bon endroit : au calme sous le feuillage épais d'un saule, sur l'herbe verte et grasse. Personne aux alentours, seules des vaches paissaient au loin. Khlopik s'est tellement bien remis qu'en chemin il s'est même battu avec un chien. Au demeurant, je ne m'explique pas cette guérison miraculeuse. Mais le plus surprenant n'est pas que son mental n'ait pas souffert de l'incident, mais qu'il n'en ait pas retiré la moindre expérience de chien : il continue de marcher sur la chaussée sans faire attention aux voitures qui passent, et sans réagir quand elles klaxonnent. Nous nous sommes énervés, nous avons voulu le prendre en laisse, mais il s'est échappé et il ne nous est resté au bout de la laisse qu'un collier vide.

Il a une nouvelle bizarrerie : après ce traumatisme, il nous bigle d'un œil hébété et ne s'approche plus à moins de dix mètres. Voilà comment nous marchons.

Khlopik a très faim, mais il n'ose pas s'approcher. A l'étape, je lui ai posé du jambon sur l'herbe. Il s'est approché craintivement à une distance d'environ deux mètres et l'a regardé avec des yeux affamés. Est-ce qu'il nous reconnaît seulement ? Je lui en ai jeté un morceau juste sous son nez, il l'a avalé goulument.

Je commence à croire que les êtres vivants ont l'esprit non pas dans le cerveau, mais un esprit en quelque sorte autonome. Sinon, comment expliquer que le cerveau de Khlopik soit indemne et que son esprit soit à ce point bouleversé ? Je serais curieuse de savoir si les chiens deviennent fous. Peut-être qu'une autre âme de chien a pris place dans son cerveau. Après tout, tout donne à penser qu'il était cliniquement mort. Alors...

« Qu'est-ce que tu écris ? »

Oleg se tenait derrière elle et regardait l'écran du portable. Julia sursauta comme si elle avait reçu une décharge électrique, et referma aussitôt la page.

« Ne t'en fais pas, à cette distance, je ne verrai rien de toute façon, dit-il pour la rassurer. Tu ferais mieux de t'allonger sur l'herbe pour te détendre le dos.

Cela l'étonnait que Julia ait quand même pris son portable dans ses bagages, sans compter le kilo deux cents supplémentaire, et qu'elle s'excite dessus à la première occasion. L'instant d'avant, elle marchait sur la route poussiéreuse en gémissant, elle suscitait la pitié consciemment ou non. Et soudain il s'était opéré une transformation miraculeuse : oubliant toute fatigue, elle était toute penchée et tapait sur les touches avec frénésie.

« Peut-être que je ne peux pas ne pas écrire ! déclara Julia vexée et un peu timidement. Peut-être que... je veux écrire un roman.

– Oh oh ! Pardon... Je ne savais pas. Si c'est un roman, alors évidemment... Pour une cause comme celle-là on peut sacrifier ses vacances. Je pense même que tout le monde devrait écrire un roman dans sa vie.

– Carrément, tout le monde ?

– Oui, une personne, un roman.

– Attends, ça veut dire autant de milliards de personnes, autant de romans ?

– Bien sûr. Le roman est utile non pas pour celui qui le lit, mais pour celui qui l'écrit. Tu m'accorderas que dans le désir de l'homme adulte normal d'écrire des textes interminables, de parler du matin au soir sur l'antenne, il y a quelque chose de pathologique.

– A ton avis, Lev Nikolaïévitch¹ était malade ?

– Absolument. Mais la maladie ne diminue pas la grandeur de l'âme humaine. Là, c'est une question de morale : est-ce que ça vaut la peine d'éclabousser les autres avec sa maladie ? D'ailleurs, pour ce qui est des célébrités, eh bien à la fin de sa vie, Lev Nikolaïévitch était arrivé à la conclusion que cela ne servait à rien d'écrire de longs romans, et que si l'on avait quelque chose à dire, ce n'était pas la peine de tourner autour du pot, il n'y avait qu'à le dire en une phrase. Il a même écrit tout un livre à ce sujet. Et Fiodor Mikhaïlovitch dans ses *Souvenirs d'hiver sur des impressions d'été*, a raconté comment, à l'âge de quarante ans, il visitait l'Europe pour la première fois. Dans un hôtel en France, je crois – je ne me souviens pas exactement mais ça n'a pas d'importance – chaque client doit remplir une fiche d'identité. Alors au moment de remplir le formulaire, à la question de l'hôtesse sur sa profession, il a eu *honte* de répondre qu'il était homme de lettres et il a préféré dire qu'il était propriétaire terrien ou quelque chose de ce genre. Et pourtant Fiodor Mikhaïlovitch était, à cette époque-là, un écrivain lu et considéré en Russie. Il commençait à ouvrir les yeux sur le métier qu'il faisait.

– Alors, quoi ? Il ne faut pas que j'écrive ? Julia avait cessé de mâcher son jambon.

Mais non, voyons ; écris, il faut te soigner, toi aussi.

Nous continuons de marcher dans Maximilianovka. C'est un assez gros village : quatre longues rues aux maisons serrées et des ruelles à n'en plus finir. Il y a des abricots ici, c'est fou ; à chaque pas on tombe sur un arbre avec des fruits mûrs et plus que mûrs. C'est justement la saison. J'en ai mangé quelques-uns. Quand il y en a beaucoup, en général, je n'en ai pas envie. Par exemple je me mange jamais de pommes en automne, mais seulement en hiver quand elles sont hors de prix. Et puis ces abricots poussent au bord de la route, ils sont pleins de poussière ; tout ça n'est pas très sain. Oleg et Stiopa ne sont pas dégoûtés, ils en cueillent et les mangent, et ils m'en proposent. Non, vraiment. Qu'ils en mangent si ça leur dit, s'ils se moquent de leur santé. Stiopa, qui ne pense qu'à s'en mettre plein la panse, à en juger par ses joues rouges. Il y a des gens à qui tout profite.

Maximilianovka est déjà loin. Voilà trois heures que nous avons laissé ce village et que nous avançons dans des espaces infinis. Nous devons déboucher quelque part sur un point de repère (lequel exactement, je ne sais pas, je fais confiance à Oleg). Et nous ne l'avons encore pas trouvé. Personne n'en parle tout haut, mais au mutisme tendu d'Oleg, je comprends que nous avons dû nous égarer. Tous les cinquante mètres il s'arrête, déplie la carte, et avec Stiopa ils discutent avec animation.

De quoi peut-on discuter, je vous demande un peu ? Sur la carte, c'est imprimé là et là, de quoi voulez-vous discuter ? Je n'essaie même pas de m'immiscer dans leurs problèmes – qu'ils se débrouillent tout seuls. Personnellement, j'ai fait ma part du travail : avant le départ, j'ai téléchargé l'itinéraire sur Google et j'ai collé toutes les feuilles ensemble.

Nous n'avons toujours pas trouvé le repère. Stiopa essaie de prouver quelque chose désespérément, Oleg supporte sans rien dire, et moi, ça m'est complètement égal de savoir où l'on va atterrir. Je me sens bien, sauf que le sac à dos me tire sur les épaules. En principe, c'est supportable, mais quand ça devient trop dur, je mets

¹ En Russie, il est courant d'appeler les célébrités uniquement par leur prénom et patronyme. Ici, Lev Nikolaïévitch Tolstoï, et plus loin Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski. [NdTr]

les mains derrière le dos, je le soulève par les bretelles et je marche comme ça un certain temps. C'est vrai qu'on ne peut pas rester longtemps dans cette position : les avant-bras commencent à s'engourdir. Il y a encore une circonstance qui me fait plaisir : dans mon sac se trouvent les provisions de base, celles que nous avons prises pour les premiers jours. A chaque étape, mon fardeau s'allège de plus en plus et sûrement pas plus tard que demain, mon sac sera entièrement vide !

Oleg et Stiopa se relaient pour porter les pommes de terre. Stiopa a déjà proposé deux fois de les jeter dans un champ – on peut en acheter en route chez l'habitant. Mais Oleg a dit que « ce n'est pas bien de jeter la nourriture que l'on t'a donnée ». Je crois que le père André a donné cela à Stiopa non pas pour qu'il les mange, mais pour son édification.

Oleg est parti en randonnée avec des sandales en cuir, parce qu'il ne supporte pas les baskets, il dit que c'est kitch. Et puisque les Romains allaient bien à la guerre en sandales, c'est dieu lui-même qui lui ordonne de faire la même chose. Moi, pour ne pas l'irriter avec des baskets, j'ai mis des mocassins. Avec Oleg il faut chercher un compromis pour tout, à commencer par les vêtements et jusqu'à la façon de penser. Par exemple il est mécontent de ce que je porte un pantalon et des vêtements moulants ; pour lui, c'est asexué.

« Qu'y a-t-il de plus pratique qu'une jupe ? Il me fait la leçon tandis que nous marchons en avalant la poussière. Ça ne serre pas, ça ne gêne pas les mouvements et en plus, ça permet une excellente ventilation. Les Romains combattaient en tunique, on n'est pas mieux qu'eux. Je regrette de ne pas avoir vécu à cette époque-là, j'aurais volontiers porté quelque chose dans le style romain. »

Je regarde le bas poussiéreux de mon pantalon et je me dis que, si j'étais en jupe, c'est sur mes jambes que j'aurais cette couche de poussière.

Je laisse tomber négligemment :

« Jeanne d'Arc portait des pantalons.

– Pour cela, il faut être Jeanne d'Arc. Et n'oublie pas qu'elle a fini sur le bûcher. »

A cela, je n'ai rien à répondre.

L'idée de porter exclusivement des robes n'est pas mauvaise, au fond. Je m'en suis rendu compte dans mon précédent travail, et je dois le dire, non sans succès. A une période, j'arrivais toujours au bureau en petite robe à fleurs. Je ne sais pas si c'est l'envie ou le fait qu'elles trouvaient mon style inimitable, mais l'expression « à la Julia » était entrée en usage parmi mes collègues. J'avais entendu cette remarque ironique le jour où une de nos collègues s'était mise à s'habiller un peu comme moi. Ce que je n'ai pas compris, c'est à qui s'adressait l'ironie : à mon avis, la robe était un peu trop courte pour ses jambes potelées.

Mais même à ce moment-là, Oleg était mécontent. Il estimait qu'une robe convenable doit effacer la silhouette et recouvrir au minimum jusqu'aux chevilles. La robe idéale doit toucher terre. Cela dit, pour les fleurs, il n'avait émis aucune restriction.

Je me suis encore écarté de mon sujet. Alors... Voilà ce que j'appelle de bonnes chaussures. J'ai bien fait d'acheter ces mocassins : en daim, avec une semelle fine et souple, ils laissent bien passer l'air et on ne les sent presque pas. Je marche comme si j'étais pieds nus. C'est dommage, bien sûr, de les voir se couvrir de poussière à vue d'œil et leur tendre couleur d'origine de peau non teintée prendre une teinte gris sale, mais dieu merci, ce n'est pas ma peau à moi !

Je ne sais pas comment fait Oleg pour marcher avec des chaussures découvertes : les cailloux pénètrent entre la semelle et la plante des pieds, et les épines du chemin s'enfoncent dans les orteils. Et puis le pied prend la poussière, la peau devient rugueuse. Et mon cœur se serre rien qu'à l'idée des pieds poussiéreux, des trucs gris qui se glissent sous les ongles. D'autant plus qu'il n'y a nulle part où se laver et qu'il faut préserver la propreté du corps et des vêtements autant que faire se peut dans ces conditions. Le plus gros problème pour moi, c'est le manque d'eau chaude... d'eau, en tous cas. Oui, si on pouvait prendre une douche là, tout de suite ! J'ai encore les cheveux propres, on peut dire. Ils n'ont pas l'air gras et ils n'ont presque pas pris la poussière. Les bras... sont aussi en bon état. Pour l'instant. Mais l'idée que les rayons du soleil ont sur eux un effet irréversible m'irrite un petit peu.

Stiopa a des baskets. Elles ne seraient pas mal, mais il s'est déjà abîmé un pied avec. Non, les deux, on dirait. Il marche en geignant, en voilà un petit garçon à sa maman ! Si tu prends la route, eh bien tu marches et tu ne te plains pas, et tu ne gâches pas le plaisir des autres.

Quelque chose s'est mal passé entre Oleg et les Romains : il a ôté ses sandales et pris des chaussures de plage tout ce qu'il y a d'ordinaire, ce qu'on appelle des « tongs ». Malgré les Romains, il a changé de chaussures et il marche, goguenard, en disant qu'il n'a jamais rien porté de plus pratique de sa vie, et « pourquoi dépenser de l'argent pour de l'équipement qui coûte cher ».

D'accord. Pour toi, peut-être que c'est inutile ; mais moi, par exemple, je me suis acheté un sac-à-dos moderne et j'en suis très contente.

Et Stiopa a fini par craquer. Qui aurait cru que ce garçon tournerait comme ça ? Cela fait à peine une journée que nous marchons et il est déjà à se plaindre. Son père est un gaillard, un boyard d'autrefois, mais le fils... Il a ôté ses baskets et il marche nus pieds ! Brr ! Comment il fait ? Je préférerais endurer n'importe quelles chaussures mais on ne me fera jamais marcher pieds nus !

Tout autour, des champs à perte de vue. Qui croirait que l'Ukraine, c'est des champs, des champs, et des champs... des tournesols et du maïs. Tu passes un champ, tu crois qu'après il va y avoir un village, mais non : après il y en a un autre, et comme ça cinq ou six fois. Après, un hameau. J'espérais qu'on allait s'y arrêter pour pique-niquer, mais apparemment, non. On a mangé sur le pouce presque sans s'arrêter et on est reparti. Oleg dit qu'il ne faut pas se ramollir, c'est plus facile pour marcher. C'est lui qui voit.

Là, la route s'arrête. Il n'y a même plus de sentier, juste un champ labouré. Oleg s'est déchaussé lui aussi, ils marchent pieds nus à présent. Il y a des épines qui sortent de partout et des fûts de paille durs comme des clous. J'ai essayé de me mettre nus pieds – la terre est brûlante comme une poêle à frire, et les morceaux de terre séchée rentrent dans la plante des pieds comme des aiguilles. Comment est-ce qu'ils font pour marcher ?

Stiopa continue de geindre.

Le soir tombe. Nous sommes arrivés dans un hameau inconnu. L'eau que nous avons puisée au puits à chadouf est épuisée, et il n'y a pas de puits de ce genre ni de source dans les environs. Oleg a dit que toutes les eaux souterraines dans cette région s'écoulent dans les mines, et il y en a plein par ici. Alors il ne reste plus de sources naturelles.

« Il va falloir que tu ailles demander de l'eau chez l'habitant, a-t-il dit. Par la même occasion, tu demanderas ce que c'est que ce village et dans quelle direction se trouve Ouglédar ».

Encore demander... quand est-ce que je vais pouvoir vivre sans demander ? Je ressens une telle fatigue que si je m'assieds maintenant au bord de ce champ verdoyant, près duquel nous nous sommes arrêtés, je ne me relèverai plus. Je me contente de me défaire de mon sac à dos. Il me tombe des épaules comme un sac bien lourd. Je me regarde : le jeans poussiéreux, le tee-shirt... trop clair, il me serre trop la poitrine pour que j'aie seule dans un village inconnu avec le nombril à l'air.

« Pourquoi moi ? je demande à tout hasard (avec un peu de chance, il enverra Stiopa !)

– Tu inspires confiance aux gens.

– Ah bon ?

– Ce n'est pas moi qui peux y aller, je ne suis pas rasé. Et pendant que tu y es, achète du lait, ajoute-t-il.

– Pourquoi tu crois qu'il y a du lait ici ?

– Et pourquoi tu crois qu'il n'y en a pas ?

– Peut-être que Stio... je propose avec un peu d'espoir.

– Stio est encore un enfant. Ça paraîtra bizarre qu'il traîne par ici tout seul. Et d'ailleurs – Oleg le regarde de la tête aux pieds – on dirait un clochard affamé qui ne vit que de rapine ».

Stiopa avec beaucoup de bonne volonté se compose un visage de dégénéré, il n'a pas beaucoup à se forcer.

Rien à faire. A travers un champ de jeune luzerne (sûrement la deuxième pousse) j'avance en direction de la mesure la plus proche, j'en fais le tour, je regarde par la fenêtre, sans remarquer de trace de présence humaine.

Je crie : « Y a quelqu'un ? »

Personne ne répond.

« Y a quelqu'un ? »

Le silence seul me répond. Seuls les bœufs, qui paissent paisiblement alentour, ont levé la tête.

Je poursuis mon chemin à l'intérieur du village et je me retrouve sur une route goudronnée. Tout est désert, on ne voit ni homme, ni bêtes, c'est le calme plat, comme si tout alentour était mort. Je reste plantée là une minute, l'oreille tendue et soudain je commence à distinguer un bruit de voix à quelque distance.

Ayant fait une dizaine de mètres, près d'une des mesures j'aperçois une femme : assise sur un tabouret très bas, elle me tourne le dos. Elle est en train de blanchir le mur. Son dos est très large et sa partie inférieure, pittoresque, tendue dans le jersey, comme on l'aimait dans les toiles de Rubens. Presque aussitôt, je remarque un homme, il est debout à côté et on dirait qu'il lui donne des conseils.

« Bonjour, dis-je.

– Bonjour, si ce n'est pas une plaisanterie. »

Une lueur s'allume dans l'œil de l'homme. La femme m'a jeté un regard paresseux et s'est remise à blanchir son mur.

« Vous n'auriez pas un peu d'eau ?

– Pour une beauté pareille, pourquoi est-ce qu'il n'y en aurait pas ? »

Il m'a pris des mains la bouteille vide et l'a remplie à la pompe.

« Et qu'est-ce que vous faites dans notre coin, et à une heure aussi tardive en plus ? »

Il me regarde du coin de l'œil. Je me rétracte.

« Eh bien, voilà... je marche. »

Et vite, je change de sujet :

« Dites-moi, ça s'appelle comment, ici ? Et Ouglédar, c'est de quel côté ?

– Ouglédar, oh oh, tu n'es pas rendue ! Tu n'es pas d'ici ? »

Il parle sans se presser avec un sourire lumineux, et pendant ce temps il me scrute du regard.

« Non, je réponds. On m'attend là-bas.

– Ce village, ici, c'est Gannivka, comme on dit chez nous ; en russe, c'est Annovka, traduit-il, je ne sais pourquoi. (Comme si je ne pouvais pas deviner !). Et tu es toute seule ? »

Il a une façon à lui de cligner des yeux. Regarde donc ta femme, épouvantail !

« Aha ! Le type hoche la tête d'un air entendu. Alors, quand vous sortez d'ici, il y a deux routes : une comme ça (il montre avec la main) et l'autre comme ça (il modifie un peu l'orientation de sa paume. Au début, il faut que vous alliez à Vesioly Gaï, et de là à Ouglédar. Les deux routes mènent à Vesioly Gaï, mais par celle-ci (il montrait de la main la direction) c'est plus court. T'as compris ?

– Oui...

– Attention, si vous prenez l'autre, ça va vous prendre longtemps. Tu as compris ?

Je commençais déjà à me considérer comme une idiote. J'ai débité à toute vitesse :

« Merci, j'ai tout compris, au revoir », et je me suis éloignée le plus vite que j'ai pu.

Il a dû me répondre « au revoir », mais j'étais déjà loin.

Tout le temps de notre conversation, sa femme n'avait exprimé aucune curiosité, elle avait continué son travail consciencieusement.

« Pfouh, ces paysans ! me disais-je en revenant par le même chemin. Ils sourient et ils te regardent comme des agents du contre-espionnage » J'ai contourné la maison, autour de laquelle paissaient les bœufs et je suis entrée dans le champ de luzerne. Au loin tout au bout du champ, on apercevait Oleg et Stiopa.

Mais à peu près à la moitié du chemin, un cri strident et prolongé m'a fait sursauter.

« Ousque tu marches ! Ousque tu marches ! »

Derrière moi, une femme criait, les deux mains sur les hanches.

Je me suis arrêtée, essayant de comprendre de quoi il retournait. Elle agitait le poing dans ma direction.

Je suis restée clouée à la même place et j'ai balbutié :

« C'est à moi que vous... ?

– Tu vois pas que c'est de la luzerne ? Ousque tu marches ? Ya pas de route ?

Elle courait déjà vers moi, je soupçonne que c'était dans le but de me régler mon compte. J'ai fait volte face brusquement et je suis partie au trot. Elle continuait à crier et à me courir après. Vieille sorcière !

« Ha ha ha ! Eh bien, elle t'a coursé la mémé ! »

Oleg est venu vers moi en riant gaiement.

– Très drôle ! » J'ai jeté la bouteille dans l'herbe. « C'est fini ; la prochaine fois, c'est Stiopa qui ira.

– Et où est le lait ? » Il était imperturbable.

– Non, il n'y a pas de lait.

– T'es énervée ?

– Oui, j'ai mes nerfs. Je me suis laissé tomber sur l'herbe. Le type me matait comme je ne sais quelle... après, c'est l'autre qui m'a coursée.

– Je suis sûr que personne ne t'a matée.

– Tu aurais vu ses yeux !

– Tout ça, c'est le fruit de ton imagination enflammée.

– Enflammé toi-même ! Ce type là-bas...

– La vanité se nourrit de tout, celle des femmes en particulier.

– Qu'est-ce que la vanité vient faire là-dedans ? Tu crois que c'est agréable, quand on te dévisage comme ça ?

– A t'entendre, tout le monde ne fait que ça, de te dévisager. Et c'est vrai, Julitchka, ta beauté est surnaturelle. Ha ha !

Puis il ajouté, sérieusement :

– Il t'a indiqué le chemin ?

– Oui, je réponds avec lassitude et je m'assieds, les bras ballants. Il y a deux routes, une comme ça, et l'autre comme ça. Je montre avec mes paumes deux directions différentes, comme m'a montré le type. Nous, il faut qu'on prenne celle-là, c'est plus court.

– Laquelle ? Il me regarde avec un air un peu méfiant.

Et là je remarque que dans la direction que j'indique, il n'y a pas du tout de chemin.

– Attends... Je vois deux sentiers qui partent de l'endroit où nous sommes assis. C'est sûrement celui-là » (je montre du doigt à tout hasard).

Il continue à me regarder, et pas du tout dans la direction que je lui montre.

« Attends...

– J'attends, dit-il.

– On dirait...

– Oleg s’assombrit tout doucement. Ou bien c’est le soir qui tombe déjà ?
– Ecoute, dit-il patiemment. Voilà deux sentiers : celui-ci à gauche, et celui-là – regarde ici – à droite. Tu es en mesure de distinguer ? » L’irritation perce peu à peu dans sa voix. « Alors lequel il faut qu’on prenne ?
– Je n’ai pas demandé à droite ou à gauche... balbutié-je. Le type m’a juste montré : comme ça et comme ça.
– Comme ça et comme ça ? Montre-moi maintenant « comme ça et comme ça » !
J’essaie de me souvenir vite mais mon cerveau est totalement déconnecté.
– Comment il se tenait quand il t’a montré ?
– Je continue à me taire, le sourcil froncé.
– De quel côté il avait le soleil ?
– Je n’ai pas regardé le soleil... ma voix tremble de contrariété. Il m’a montré avec les mains, deux routes.
– Il t’a montré des points de repère ?
– Je ne le crois pas... »
Je sens que je vais me mettre à pleurer.
« Quel marasme topologique ! » dit Oleg, et indigné, il jette son sac sur ses épaules.

Nous sommes restés quelques minutes à regarder la route. Pendant ce temps, l’horizon s’est chargé de nuages et il a commencé très vite à faire sombre ; tous les bruits se sont tus et tout autour de nous s’est établi un silence extraordinaire.

On a pris un peu au hasard le chemin qui nous paraissait le meilleur. Nous, c’est Oleg et Stiopa ; personnellement, je n’ai plus la force d’entrer dans ces détails. Auparavant ils ont longuement examiné la carte et je ne sais pourquoi, ils n’y comprenaient toujours rien.

Presque aussitôt on a rencontré toute une ribambelle de constructions bizarres. Impossible de décrire à quoi elles ressemblaient : il entrait un peu de fer (rouillé) dans ces constructions en forme de coupoles, beaucoup de béton, des fenêtres taillées comme à la hache. Comme si toute l’humanité avait péri et que quelques représentants isolés aient restauré de mémoire la civilisation disparue. Toute cette grandeur rouillée était complétée par des décorations : des pneus de voitures plantés en terre – ils s’étiraient sur une distance d’environ cinq cents mètres comme les pitoyables efforts esthétiques de l’époque post-industrielle.

On a regardé tout ça, étonnés, et puis on est repartis. Les nuages s’épaississaient au-dessus de nos têtes mais « Dieu merci, l’orage est passé à côté, comme chante Boris Grebentchikov. Sinon, je ne sais pas comment nous nous serions séchés. Autour de nous, toujours le même silence, pas un bruit alentour, pas un murmure.

Cela fait déjà je ne sais combien de temps que nous marchons. A présent il fait vraiment sombre. Je n’ai plus de forces. Stiopa discute continuellement avec Oleg de la direction à prendre. Est-ce qu’il en a encore envie ? Je ne m’imaginai pas comme c’est pénible de marcher, tout simplement. Juste la quatrième dizaine de kilomètres. Je croyais qu’on marchait, qu’on marchait et qu’il n’y avait rien de difficile là-dedans

Enfin j’apprécie à leur valeur les semelles minces de mes mocassins : je sens chaque caillou et chaque bosse et la moindre inégalité de la route, qui est brûlante. La plante de mes pieds n’est plus qu’un amas de nerfs à vif et chaque contact avec la terre me cause une douleur insupportable qui irradie dans tout le corps. J’essaie maintenant de poser le pied de façon que mon pied touche la terre sans bruit, j’essaie de marcher aussi harmonieusement qu’il est possible à quelqu’un qui est habitué à marcher sur le goudron avec des chaussures à talons. Si on pouvait se déplacer en l’air ! Est-ce que cela va être comme ça pendant trois jours ?

« Pas trois, quatre, a dit Oleg. Parce qu’au rythme où l’on va, on n’y sera pas en trois jours. »

Il aurait mieux fait de se taire !

Avec Stiopa, ils s’en prennent à la bouteille d’eau régulièrement et ils s’étonnent que je ne boive pas. C’est simple : tant que je ne bois pas, je sens un léger engourdissement de tout mon corps ; et cela me fait moins mal. Mais il suffit que je boive une gorgée d’eau pour que tous mes sens s’éveillent, deviennent plus vifs, et la douleur avec.

Mon dieu ! Il n’y a à nouveau plus de chemin. Nous avançons à travers des labours. J’ai ôté mes chaussures et je marche en chaussettes, on dirait que cela va mieux comme ça. Mes chaussettes blanches... enfin, qui étaient blanches. Tant pis.

Je marche, ce n’est pas tout à fait le mot : j’avance un pied puis l’autre mollement, en sentant chaque cellule de mes pieds surchauffés ; je marche à pas de loup, donc très lentement. Les deux autres s’arrêtent et m’attendent. Je les entends se raconter quelque chose de drôle et rire. Ils ont la pêche, eux ! Quelle insensibilité ! Oleg n’a absolument pas pitié de moi. Tu parles d’un homme sans cœur ! Il ne m’aime pas, c’est tout. Non, non, il ne m’aime pas !

A l’horizon se dessine une étroite bande verte.

« On dirait une forêt, a dit Stiopa.

– Il n’y a pas de forêt sur la carte. Oleg a la voix inquiète. Pour la centième fois de la journée il a sorti la carte. Stiopa suit avec le doigt avec un air de connaisseur.

– Ouais... grommelle-t-il, concentré. Tiens, cette tache verte, ça pourrait être une forêt, non ?

– – C’est un rectangle, objecte Oleg.

– Et alors ?

– Une forêt de forme géométrique ? Il regarde Stiopa, songeur.

– Dans cette obscurité, ils arrivent encore à voir des rectangles ?

– Il n’y a pas de forêts comme ça, dis-je pour leur éviter de s’égarer.

Stiopa est immédiatement en ébullition :

– Qui est-ce qui la ramène ? Qu’est-ce que c’est que cette carte qu’elle nous a collée là ? Tu ferais mieux de te taire, tu n’as même pas su demander ton chemin... Nunuche ! »

Il prononce le dernier mot avec un plaisir particulier, je dirais même un plaisir longtemps attendu. Rien n’aurait pu lui faire plus plaisir.

Je me tais, je n’ai aucune envie de me justifier devant Stiopa. Dès qu’il y a le moindre accrochage, je me laisse tomber sur l’herbe au bord de la route et je regarde le ciel avec un air absent. C’est le cas, je m’allonge et je sens avec chaque mot la force me quitter goutte à goutte. Je regrette déjà d’avoir glissé cette remarque et aussitôt j’ai senti ce regret m’affaiblir. Peut-être que le mieux serait de ne pas réagir du tout et de faire comme s’ils n’existaient pas.

Ils continuent à discuter et moi, j’essaie de comprendre la nature de l’anti-déjà-vu. Il y avait un monde et voilà qu’il s’est dissous. J’ai eu le temps de le saisir du bout de la conscience, du coin de l’œil pour ainsi dire. Chaque seconde nouvelle m’apporte un monde nouveau, et la seconde suivante l’absorbe. Si l’on est occupé à quelque chose de monotone, par exemple à sauter à la corde, la compression de ce processus se dissipe et on « vit », tout simplement. Mais si seulement entre deux de nos mouvements ou de nos pensées il se glisse le moindre blanc, alors on commence à plonger dans les mondes.

Il me semble que j’ai compris maintenant l’histoire de Cendrillon. Oui, oui ! Au début elle trie des haricots, puis elle plante quarante pieds de rosier, puis encore quelque chose, je ne me souviens plus quoi, et puis il se produit un « blanc » dans sa vie et arrive une fée. Et elle lui donne la possibilité de voir naître un nouveau monde. Il naît et puis à minuit il disparaît. Et puis il renaît avec l’arrivée du prince et ainsi de suite à l’infini. Le fait qu’il disparaisse à minuit est très symbolique : le changement de monde est strictement lié au temps, rythmique, et même une fée ne peut pas changer cela. « Tout disparaît à la même heure... » Et tout cela à cause d’une chaussure ! La chaussure, c’est le marqueur d’un monde disparu...

Oleg interrompt ma réflexion : « Allez, quoi que ce soit, il ne nous reste plus qu’à y aller. Tant mieux si c’est un bois, on pourra y passer la nuit.

Deuxième jour

« Allez, Stiopa. » Oleg le secoue par le pied.

– Qu’est-ce que c’est ? gémit Stiopa encore endormi en ouvrant un œil.

– Va me chercher du petit bois.

Stiopa s’extraît de la tente avec un air de martyr.

– Et Julia, pourquoi elle dort ? Elle a qu’à y aller, elle.

– Elle va nous faire à déjeuner.

– Eh bien elle n’a qu’à se lever et préparer, elle n’a pas à rester coucher !

– De toute façon il n’y a pas encore de feu.

– Mais pourquoi elle dort, elle ? Moi, il faut que je me lève, et elle, elle dort !

– Stéphane ! Oleg le regarde et marque un temps. Tu n’apprécies pas que je n’aie pas encore utilisé mon droit de te casser la figure ? »

Stiopa noue fermement les lacets de ses baskets.

Ah, tiens ! Voilà ce que c’est, leur rando ! Lui il pensait qu’ils seraient comme trois camarades, partager toutes les difficultés. Et au bout du compte, il y en a une qui se prélassait jusqu’au déjeuner, un autre qui commande et lui, il travaille !

Il fait terriblement faim. Il pourrait avaler un poulet rôti de la taille d’un éléphant. Quelque part dans le sac de Julia, il doit y avoir du jambon... Stiopa tire à lui le petit sac coquet et se met à fouiller dedans. Il y a tout ce qu’on veut dedans, mais mystérieusement, pas le jambon. Il doit sûrement être au fond. Pour qu’on ne remarque pas que quelqu’un avait fouillé, il entreprend de débiller soigneusement le contenu.

La première chose qui l’empêche d’aller plus loin, difficile à identifier au toucher, c’est un grand miroir sur pied. D’un côté il fait loupe, de l’autre, c’est un miroir normal. « Elle traîne un trumeau avec elle ! pensa Stiopa en colère, et ça pèse autant qu’un kilo de patates.

Après venait une savonnette et un petit tube de crème. Et puis deux serviettes. Pourquoi deux ? Quelques petites boîtes, des serviettes en papier, des lingettes. Il lut sur l'emballage : « ne contient pas d'alcool ». Qu'est-ce que c'est que ces conneries, où est le jambon ?

« Qu'est-ce que tu cherches ?

Au-dessus de lui se tenait Oleg.

– Je cherche le jambon.

Remets-moi tout ça en place. Tu mangeras le jambon en même temps que tout le monde ».

Profondément vexé, Stiopa partit chercher du bois. Il n'avait pas besoin de le chercher, d'ailleurs, la forêt fournissait à chaque pas une grande quantité de broussailles. Le sol était jonché d'une mince couche de feuilles mortes et partout régnait une forte odeur de champignons. Foulant sans pitié au passage les branches et les feuilles, il sentait l'offense peu à peu s'en aller.

Comment avait-il pu se laisser prendre aux histoires à dormir debout d'Oleg, et croire que la rando, c'était cool ? Maman ne l'aurait jamais laissé partir pour cette rando à la con. Que c'était une connerie, Stiopa l'avait compris dès qu'ils étaient arrivés à Gorniak. Des filles étaient passées et l'avaient regardé d'un air moqueur. Dieu merci, il n'en connaissait aucune, sinon il serait mort de honte. Il faisait pitié avec son sac à dos décoloré, cette poche qui pendait à moitié, son vieux short tout moche de l'année d'avant. Aucun de ses copains n'en portait plus. Son père ne voulait pas qu'il mette le neuf, et maintenant, il était obligé d'aller comme un épouvantail. Il aurait été mieux à jouer au foot ou à se baigner dans l'étang, au lieu de se traîner dans cette forêt comme un con. Tiens, il fallait qu'il ramasse du bois pendant que la princesse dormait !

Stiopa jeta tout le bois en un tas et regarda Oleg avec défi.

« C'est pour m'embêter ? »

Oleg aiguisait tranquillement avec un couteau les bâtons sur lesquels il s'apprêtait à suspendre la marmite.

– Quoi pour t'embêter ? Il faut mettre les petites branches d'un côté et les grosses de l'autre.

– Ça va encore pas ! » Il devint écarlate. « Réveille ta Julie et qu'elle fasse comme tu veux. »

Stiopa lui tourna le dos et entra dans la tente. Mais à peine eut-il regardé sous l'auvent qu'il se retourna et toute la forêt retentit de son cri :

« Julie mange les cornichons ! Elle mange nos cornichons ! Elle mange en douce, tiens ! »

Il avait relevé le pan de la tente et il montrait du doigt quelque chose dans la pénombre. Oleg s'approcha pour regarder. Julie, qui avait repoussé la couverture pour être plus à l'aise, croquait quelque chose sans prêter la moindre attention à Stiopa et à ses cris d'orfraie.

« Je n'en ai mangé qu'un, dit-elle en réponse au regard interrogateur d'Oleg. Tu sais comme c'est lourd à porter... Croc, croc. Alors je les mange, ça me fera moins lourd. Et quand on aura mangé toutes les provisions de mon sac, je prendrai une partie de vos patates, pour vous soulager un peu.

– D'accord. Allez, lève-toi. Oleg retenait un sourire. Prépare-nous quelque chose sinon Stiopa va craquer ; la faim va le rendre fou. »

Ces cornichons sont très caloriques, finalement : j'en ai mangé quatre et je me sens bien plus en forme. Et on dit que c'est à quatre-vingt dix-neuf pour cent de l'eau. Au fait, où est passée l'eau ? Si les cornichons sont composés d'eau, alors pourquoi est-ce qu'ils donnent autant soif ? Dans un coin je finis par dénicher une bouteille en plastique d'un litre et demi. Quelle déception : il en reste à peine la moitié. Avec cela il faut faire la cuisine ou au moins laver les pommes de terre... Je bois un tiers de ce qui reste, après je trouverai quelque chose.

J'ai sorti les pommes de terre de l'énorme sac de Stiopa et j'ai commencé à les laver en les arrosant d'un mince filet d'eau. Bien sûr, j'ai plus étalé la terre que je ne les ai lavées. Mais je n'y peux rien, on ne me fera pas prendre en main des objets sales, que ce soit une pomme de terre, un torchon, ou de la vaisselle sale.

A la maison je fais tout le ménage avec des gants en latex, mais ici... il faut un peu sortir de ses habitudes. Maintenant on peut nettoyer... les laver encore une fois avec le reste d'eau et les couper en tranches. Du poivron rouge, mon condiment préféré. Je le hache fin avec les graines, c'est plus piquant. Il n'y a jamais trop de poivron, c'est ma devise culinaire, pas toujours approuvée par ceux qui la mangent. Je recouvre le fond et les parois de la cocotte avec des tranches de lard, j'ajoute quelques gousses d'ail. Ensuite je mets les pommes de terre en tranches, je saupoudre d'un peu de sel et de beaucoup de poivre. Je couvre et je porte tout ça sur le feu.

Mon dieu, pourquoi est-ce que j'écris tout ça ? Je ne vais pourtant pas éditer un livre de cuisine ! D'accord, c'est pour ne pas oublier de quoi on se sera nourri.

Aujourd'hui j'ai été réveillée par une respiration bruyante. J'ai ouvert les yeux un instant et je les ai refermés aussitôt. C'est Stiopa qui fait tant de bruit en dormant, et ce n'est pas sa respiration qui est bruyante, comme je l'ai cru tout d'abord, mais le fait qu'il claque les lèvres en rêvant, ses lèvres enfantines, encore sans forme.

Il était très tôt, à peine cinq heures, et la tente baignait dans une lumière gris-vert. L'humidité du matin se glissait sous la couverture et m'empêchait de me replonger dans le sommeil.

J'ai entendu Oleg remuer et je me suis immobilisée pour ne pas montrer que je ne dormais plus. Il aime discuter le matin. Il lui arrive de passer des journées sans dire un mot, en revanche le matin, il est intarissable. Si seulement il remarque que tu ne dors pas, il se met aussitôt à bavarder, dans le creux de mon oreille, et encore à rire de ses propres plaisanteries. Pour moi, cette première demi-heure du réveil est pénible : tous les bruits me paraissent trop vifs, la lumière matinale – d'une violence insupportable, et à l'idée qu'il faut me lever et faire quelque chose me viennent des idées de meurtre.

Hier nous avons fini par arriver à la forêt – la forêt qui ne figurait pas sur la carte. Le soir était tombé, on avait atrocement faim. Une petite pluie fine s'était mise à tomber et Oleg et Stiopa se sont dépêchés de monter la tente. Quand enfin on s'est mis à l'abri pour laisser passer le mauvais temps et commencer à préparer le dîner, on se sentait tous tellement impuissants qu'on ne pouvait plus bouger un doigt. On n'avait plus ni faim ni soif ; on n'avait plus qu'une envie : dormir. Personne ne pensait plus à dîner et ne demandait même pas à couper du pain et du jambon pour manger sur le pouce

Une fois couchée, j'ai entendu des sons gutturaux à quelque dix pas de la tente. Je me suis rassurée en me disant que c'étaient sûrement des chercheurs de champignons qui s'étaient égarés. Mais maintenant je me demande si ce n'étaient pas de sangliers. D'ailleurs aujourd'hui, je mets tout sur le compte de la fatigue. Hier, à la fin de la journée, je me sentais dans un tel état d'épuisement nerveux que j'ai bien pu avoir une hallucination. Cela arrive.

Ils se sont endormis comme des souches, et je suis restée allongée près de deux heures, sursautant au moindre souffle et les yeux grands ouverts dans le noir. Mais le plus intéressant est que chez mes compagnons de route s'est opérée une métamorphose : aujourd'hui ils sont calmes, sûrs d'eux, je dirai même graves. Ils ne sortent plus la carte à chaque instant, ils ne vérifient plus l'itinéraire et ne discutent plus sur la route à suivre.

« Où est l'eau ? a demandé Stiopa quand tout le monde a été assis autour du feu. De la cocotte, qu'on avait retirée du feu, venait une odeur de pommes de terre au lard à se damner.

– Je m'en suis servie pour laver les pommes de terre.

– Tu as utilisé toute l'eau ?!

– Tu voulais les manger avec la terre ?

Stiopa s'est retourné vers Oleg, qui fouillait consciencieusement dans son sac.

– Elle a gaspillé toute l'eau !

– Avec quoi on va se laver les mains maintenant ? Oleg s'est arraché à ses occupations. Ici, il n'y a pas de source, ni de ruisseau.

Mais Julia a déjà ouvert le paquet de lingettes.

– Voilà. Essuyez-vous et arrêtez de pleurer.

Stiopa lui prend la serviette des mains, la retourne, perplexe, puis la roule en boule et la froisse entre ses doigts.

– Imbécile, dit-il en colère. Maman n'aurait jamais fait comme ça.

Oleg le reprend : Perds l'habitude de parler comme ça.

– Et elle ? Elle a gaspillé toute l'eau, maintenant on n'a plus rien à boire. Maman se serait arrangée pour qu'il y en ait pour les pommes de terre et qu'il en reste pour boire. Il faut dépenser avec économie, et ne pas verser pour rien !

– Regarde-moi ça... le maître de maison économe, dit Julia tout bas.

De quooooi ? Qu'est-ce que tu dis économe ?

– C'est rien, fils à maman. Tu aurais dû rester dans ses jupes. Qu'est-ce que tu es venu faire avec nous ?

– Et toi ?

– Ça suffit ! les interrompt Oleg. Stiopa est un enfant mal élevé, mais toi, Julia, pourquoi tu discutes sur le même registre ? Tu ferais mieux de chercher les cuillers, Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

– Des cuillers ? Mais je crois bien que je n'en ai pas mis.

– Mais enfin, rappelle-toi.

Julia le regarde avec un air coupable.

– Bon, et avec quoi on va manger maintenant ?

– Tenez ! Stiopa avec l'air d'un sauveur tend à Oleg des couverts de camping : une cuiller, un couteau à lame large et une petite hache.

Oleg prend la cuiller :

Tu ne va pas te vexer ?

Non, répondit Stiopa, magnanime, et il prend la hache. Le couteau échoit à Julia.

Elle l'examine : un couteau en très bon acier et possédant la qualité la plus importante pour un couteau : un tranchant impeccable : la pointe est artistement recourbée et parfaitement affûté : un vrai rasoir.

Les pommes de terre sont parfaites et exhalent des effluves renversants de lard et de bois. On peut les manger même au couteau, l'essentiel étant de ne pas être pressé.

Stiopa la regarde prendre la pomme de terre sur la lame avec précaution, rien qu'avec les lèvres.

– Tu y arrives ? demanda-t-il et il a dans la voix quelque chose d'inhabituel, quelque chose comme de l'attention.

– Oui, et toi ?

– Normal. Il aspire adroitement et rapidement le coin de la hachette comme s'il s'était entraîné toute sa vie.

En le voyant plonger aussi souvent dans la cocotte, Julia sourit :

Tu t'es ouvert l'appétit à la hache ?

Stiopa s'immobilise, et la pomme de terre qu'il portait à sa bouche s'arrête en chemin.

Quoi ?

Je dis : Tu t'es ouvert l'appétit à la hache ?

Et toi... il la regarde comme si on venait de le gifler à la volée. Tu... il respire très fort et marmonne quelque chose, ses lèvres tremblantes.

« Quoi ? Tu es vexé ? Oh bon, excuse-moi.

– Connasse !

« Encore un mot comme ça, Stéphane le prévient Oleg, et je vais te refroidir.

Stiopa se lève, jette sa hachette et d'un pas chaloupé se dirige vers la tente. Il y entre presque en courant, se cache le visage dans les couvertures jetées pêle-mêle et reste là, tremblant de tous ses membres et étouffant des sanglots spasmodiques.

« Je la hais... Je la hais... gémit-il, tout en frappant du poing par terre en mesure. Je la hais, je la hais... »

« Tout de même, ça m'étonne, disait Julia alors que, le déjeuner terminé et les sacs bouclés, elle était assise avec son inséparable ordinateur sur les genoux. Ce n'est pas très sérieux, ces clés USB ! »

Elle regarda Oleg :

« Et ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

– Quoi donc ? »

Il était couché, le dos appuyé à son sac-à-dos. Avant le départ il lui fallait un temps de repos pour se donner des forces.

Stiopa était assis à l'écart, tourné vers la forêt.

« Eh bien voilà, hier j'ai enregistré quelque chose et là, mes fichiers ont disparu.

– Disparus... Ils sont vivants ? Tu as plutôt dû les effacer sans faire attention.

– Je n'ai rien effacé du tout. D'habitude je sauvegarde sur D : et en plus je balance sur la clé. Et là, ils n'y sont plus.

– Et sur la clé non plus ?

– Nulle part.

– On t'a jeté un sort.

– Quand est-ce que l'humanité va inventer des moyens plus sûrs que le numérique pour enregistrer l'information ?

– J'espère qu'un jour, l'humanité elle-même se transformera en vecteur d'information. Comment ça ?

– Comme ça. Nous sommes aussi de l'information, et notre corps en est le support.

– Personnellement, je suis contente de mon corps.

– Et moi non. Tu imagines comme on est vulnérable ? je dois constamment m'alimenter de substances préparées spécialement, me trouver dans une fourchette de températures très étroite, éviter la contamination par des virus... Je vis un temps ridiculement court et ensuite je me disperse en atomes. Tu parles d'une merveille du créateur !

– Et qu'est-ce que tu dirais des grenouilles et des fourmis : elles, elles ont un délai de vie ridiculement court. Je crois qu'on devrait être content de vivre au moins soixante-dix ans.

– A ce compte-là, c'est la tortue qui doit être contente, elle qui vit trois cents ans. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire : si tu fais quelque chose, fais-le pour que ça dure. Réfléchis : même l'homme, quand il crée, il essaie d'atteindre une perfection pour que son œuvre lui survive, et c'est là-dedans qu'il trouve du sens. Alors, que dire de Dieu ! Pour moi, il est clair comme le jour que nous sommes un modèle expérimental.

– Nous sommes un modèle, et pas des êtres vivants ?

– Je dirais que nous sommes des modèles d'êtres vivants.

– C'est un blasphème, non ?

– Blasphème... mais dis-moi, peut-on offenser dieu ?

– Eh bien ce que tu dis...

– Imagine que je sois Dieu. »

Julia sourit.

« Non, rien qu'une minute... Admettons que j'aie créé, par exemple, notre Khlopik. Il est là, il me regarde comme une apparition et il ouvre de grands yeux. Quand nous prenons la route, il s'échappe et peut-être qu'il va même m'aboyer après. Tu crois que je vais être offensé par son comportement ?

- Et s'il se met à montrer les dents ?
- Alors là, c'est moi qui ai un problème. »

A la lisière de la forêt, noyées dans la verdure sauvage, se trouvent deux maisons paysannes. On les a vues en arrivant sur la route. Le panneau indique « D. Forestier ». Ce sont des maisonnettes ordinaires avec des fenêtres minuscules, vétustes – elles doivent avoir une centaine d'années.

J'ai demandé à Oleg : « Aujourd'hui, on a encore droit à quarante kilomètres de marche forcée ? »

Il a dit que non, que l'on essaierait de prendre l'autocar. Cette idée me plaît bien.

Nous avons marché un peu le long de la route en cherchant où ce serait le plus pratique pour faire du stop lorsqu'une j'ai ressenti au niveau du dos une très légère sensation d'inquiétude. Par expérience je sais que cela ne peut signifier qu'une seule chose : quelqu'un me regarde. J'ai jeté un coup d'œil tout autour, mais à part Oleg et Stiopa, je n'ai trouvé personne. Alors j'ai essayé d'oublier cette impression, mais en vain : l'inquiétude ne passait pas. Bon gré, mal gré, j'ai continué à fixer mon attention sur les détails de l'environnement : voilà une plantation (juste à côté de la route), mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là ? Un loup gris ou quoi ? A droite et à gauche de la route, la vue est très dégagée : il n'y a rien. Il y a un bois : nous venons d'en sortir et nous n'avons rencontré personne. Pour la cinquième fois je scrute des yeux les deux petites maisons basses avec les fenêtres de petits vieux et je n'y comprends rien.

J'ai murmuré à Oleg que quelqu'un me regardait. Il a ri et il a dit que je suis en proie à une crise de narcissisme ; qu'à force de me languir dans les forêts et les steppes, je commence à voir des espions partout. Cela m'a vexée.

Mais il ne s'était pas passé une minute que mes soupçons se sont confirmés. Entre les planches de la palissade la plus proche j'ai distingué une pupille étroite comme un clou dirigée droit sur moi. Cela s'est passé de façon tellement inattendue que j'ai eu peur et que je suis restée un moment rivée à ce regard. Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt ? Derrière, aussi grise et vétuste que cette palissade, se tenait une grand-mère.

« Bonjour, dit-elle. Sa voix n'était pas si vieille que cela ; ç'aurait pu être la voix d'une femme de quarante ans.

Je l'ai saluée. Oleg et Stiopa ont tourné la tête, surpris.

« Vous allez quelque part, sans doute ? »

- Non, on marche, j'ai répondu. Il faut qu'on aille à Ouglédar. Mais on voudrait trouver un moyen transport. Vous ne savez pas s'il y a un car par ici ?

- Oui, il y a l'autocar ouvrier.

- A quelle heure ?

- A une heure. Seulement vous n'êtes pas au bon endroit. Allez un peu plus loin, il y a un arrêt ; ici il ne s'arrête pas. La mamie s'exprimait très bien pour son âge.

Je l'ai remerciée.

- Allez-y, allez-y disait-elle comme pour nous convaincre, voyant qu'on n'avancait pas. Vous n'êtes pas au bon endroit. »

Je l'ai remerciée à nouveau et j'ai dit qu'on avait compris.

On a longé la route dans la direction indiquée et tout en marchant, je sentais dans mon dos une anxiété indéfinissable.

Au bout de cinq minutes, on a trouvé l'« arrêt du bus ». C'étaient trois plaques de béton à demi écroulées, assemblées en forme de pont. Par endroits dépassaient des tiges d'armature recourbées. Ce n'est rien de dire que tout cela disparaissait dans les ronces jusqu'à hauteur de poitrine et se voyait à peine de la route. Mais devant l'arrêt, il y avait un panneau tout rouillé et tordu lui aussi. Donc on avait une chance que l'autocar s'arrête bien là.

Comme on s'y attendait, Khlopik a commencé à faire le fou. Il fallait l'attirer pour le monter ensuite dans le car. Comme s'il avait compris notre intention, il s'était écarté d'une vingtaine de mètres et s'était assis dans les broussailles. Les garçons se sont entendus pour le prendre à revers et le rabattre vers Oleg, comme un gibier. Mais Khlopik s'est révélé moins bête qu'on l'avait cru. Et tout ce qu'ils ont réussi à faire, ça a été de le repousser encore plus profond dans le bois. Alors ils ont abandonné leurs tentatives et décidé de s'asseoir et d'attendre. Avec un peu de chance, il viendrait tout seul. J'ai demandé :

« Pourquoi il nous suit, d'ailleurs ? »

Oleg s'est contenté de hausser les épaules. Puis il a dit que je devais aller chez ce « D. Forestier » et demander de l'eau et du lait. J'ai refusé catégoriquement. Au village il y a obligatoirement un puits. Stiopa n'a qu'à y aller voir. Et le lait, on peut s'en passer.

Pour le puits, il a accepté, mais il a commencé à me persuader que Khlopik voulait du lait, que c'est avec le lait que nous allions l'attirer et que nous n'allions pas le laisser là sous prétexte que j'avais la flemme ; que je

plaisais aux gens, que les habitants discutaient volontiers avec moi (je m'en étais déjà convaincue !) Ils allaient forcément m'en vendre etc., etc. Voilà pourquoi Khlopik avait tellement envie de lait.

Je voulais l'aiguiller vers Stiopa, mais celui-ci semblait tellement détaché, parti dans un autre monde, que cette fois, les mots me restèrent sur la langue.

Je me suis engagée dans l'unique chemin à demi envahi par les herbes qui menait à ces deux maisons. En fait, il n'y en avait pas deux, mais plusieurs. De la route, on n'en voyait que deux. Du reste, je n'ai rien remarqué de particulier cette fois-ci : des maisons, quoi, un village.

Mon attention a été attirée par une palissade originale, très démocratique à mon sens, faite d'un entrelacement de fils de fer.

J'ai appelé : « Y a quelqu'un ? » et j'ai senti dans ma voix un tel manque d'assurance que j'espérais en mon for intérieur que personne n'allait sortir. Un chien s'est mis à aboyer, un bâtard de chien de garde et de chien de berger.

Par acquis de conscience, j'ai répété : « Y a quelqu'un ? »

Sur le perron de la maison écaillée est sorti un petit grand-père vieux, archivé. Dieu merci, ce n'était pas la vieille. Je l'ai salué. Il a dit :

« Bonjour, petite ». Il a dit cela cordialement et avec un bon sourire.

Il y a des sourires comme cela, où tu comprends que cet homme n'a jamais fait et ne fera jamais de mal à une mouche. Tu le vois pour la première et dernière fois et tu ne sais rien de lui, mais tu comprends cela tout simplement, par une sorte de flair.

Ces gens-là ont des yeux particuliers : on pourrait les regarder sans fin, et avec eux, la conversation n'est jamais difficile, tendue, mais au contraire, on a toujours l'impression de parler avec soi-même.

Je lui ai demandé pour commencer s'il n'avait pas un peu d'eau (je ne comptais pas trop sur Stiopa). Le grand-père a disparu dans la maison sans une parole inutile. Le chien de berger m'aboyait après.

Je l'ai appelé : « Le chien, ah, toi, bon chien... » Et à ma grande surprise, il a été touché par ces mots. Il a arrêté d'aboyer et il s'est mis à me regarder sans détourner les yeux.

« Mais tu n'es pas méchant du tout. Pauvre chien, personne ne parle avec toi ».

Le chien s'est mis à gémir doucement. Il avait vraiment besoin de communiquer. La communication avec les humains, pour lui, c'était presque comme une gamelle de bonne soupe. J'ai parlé encore un peu avec lui, il m'écoutait avec une grande attention.

Son maître tardait à revenir. Avec sa démarche traînante de vieillard il a mis longtemps à descendre les marches. Il avait dans les mains une bouteille en plastique pleine d'eau.

« Merci, grand-père. Et où est-ce qu'on peut acheter du lait ici ?

– Du lait ? Il a souri à nouveau de son sourire extraordinaire.

– Eh ben, dans la maison, là-bas, demande à Ganna.

Il s'est retourné pour rentrer chez lui, et puis il a changé d'avis :

– Attends, je vais t'y amener ».

On a suivi le chemin sous les acacias branchus, plantés serrés, comme si la forêt ne s'arrêtait pas, mais se raréfiait juste un peu.

En approchant d'une petite maison tout aussi basse et tout aussi vieille, il a appelé :

« Ganna, Ganna ! Donne du lait à la petite ».

Ganna était une petite vieille de soixante-dix ans, sèche, vive et bavarde.

« Du lait, bien sûr, du lait, tout de suite... elle s'est dirigée vers la cuisine d'été. Combien vous allez en prendre ?

J'ai pensé qu'une bouteille suffirait, et j'ai dit : un litre et demi.

– Et tu es toute seule ici, ma fille ? a demandé Ganna en me regardant dans les yeux.

– Non, on est trois. Ils sont là-bas, ils m'attendent sur la route.

– Ah ah ! elle hochait souvent la tête. C'est bien, parce que sinon toute seule, c'est pas possible, elle se perdrait toute seule. Alors combien tu vas en prendre, ma belle ?

– Eh bien, je vous dis : un litre et demi.

– Aha, ma belle, et tu me dis que vous êtes trois ? Alors prends-en trois. Parce qu'un litre et demi, c'est rien du tout. Au moins, trois litres, c'est quelque chose... Un litre et demi, c'est rien du tout ». Et elle marmonnait toute seule.

J'ai demandé : « Vous le faites à combien, votre lait ?

– Eh ben...Ganna a perdu un peu contenance. Ma belle, comme partout.

– Bon, donnez-m'en trois.

– Là, c'est bien, ma fille, trois, c'est trois ; sinon un litre et demi, un litre et demi c'est rien du tout.

Elle a pris deux bouteilles sur le tas de bouteilles vides posées à même le sol à côté de la cuisine d'été. Je les ai regardées avec méfiance.

– Elles sont propres, vos bouteilles ? Je n'ai pas pu m'empêcher devant un tel manque d'hygiène. Les bouteilles étaient un peu troubles, à mon avis.

– Et comment donc, ma belle. Ganna avait saisi vivement sur la table un chiffon d'aspect douteux et commençait à l'agiter sur les bouteilles.

– Oh mon dieu ! Je regrettais déjà ma question. J'ai protesté en voyant apparaître sur la bouteille des traces qui n'y étaient pas avant : ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine, Elles sont comme elles sont, c'est pas la peine de les essuyer.

Et je lui ai tendu un billet de dix grivens.

– Oh, mais ma fille, c'est que je n'ai pas de monnaie.

Gardez tout ».

J'aurais de toute façon acheté son lait à n'importe quel prix. En ville pour trois litres, on m'aurait pris au moins quinze grivens.

– Comment ça, gardez tout, ça ne va pas, ça. Tiens, je vais te donner un melon pour faire le compte.

Dans un coin, il y avait de petits melons entassés. Je commençais à être mal à l'aise. Ce melon doit bien faire 5 grivens. Mais la vieille, avec un air satisfait, m'avait déjà fourré dans les mains un assez gros melon bien mûr. A ses yeux j'ai conclu qu'elle y gagnait au change.

On a quand même réussi à l'attraper. Stiopa a mis ses mains en coupe et j'y ai versé du lait ; et lui, poussé par la soif, il s'est approché et il s'est mis à lécher. A ce moment-là, Oleg l'a attrapé par le cou. Khlopik a été secoué d'un grand tremblement comme s'il était tombé entre les mains d'un équarrisseur.

Après l'accident, il avait pris une façon de secouer une patte arrière, d'un mouvement avec lequel les motocyclistes démarrent leur machine. On l'a examiné une fois de plus mais on n'a trouvé aucune trace de blessure. Oleg dit, que c'est une paralysie d'une certaine partie du cerveau, conséquence du traumatisme. Est-ce que les chiens sont capables de réagir si finement ?

Il reste deux heures avant l'autocar. Il fait chaud. Il va sûrement pleuvoir. Autour de nous, où qu'on regarde, des champs de tournesol entourés de palissades. On est entré dans un de ces champs et, allongés, on se repose à la fraîche. On attend l'autobus ouvrier pour Ouglédar.

Je continue d'observer Stiopa. Il réalise des prouesses de courage et de stoïcisme. Il a dit qu'il porterait seul son sac de pommes de terre. Et en plus, il y a accroché de chaque côté deux gourdes d'eau (il est tout de même allé au puits). Il ne me parle pas, et avec Oleg, à peine... Quel amour propre !

L'intérieur de l'autobus était dans la pénombre. Aux vitres godaient de petits rideaux pourpres de tissu bon marché évoquant grossièrement la soie. Ils étaient tirés pour que le soleil de midi n'empêche pas les ouvriers de sommeiller mais agités par le vent de la fenêtre ouverte, ils laissaient pénétrer un rayon de soleil oblique, qui faisait sortir de l'ombre un faisceau de poussière dorée.

A un arrêt qui ne devait plus servir et que le conducteur avait déjà eu le temps d'oublier, trois passagers embarquèrent : un homme avec un chien dans les bras (le chien remuait et essayait de se sauver), puis un jeune avec un bon visage de la campagne, qui portait deux énormes sacs à dos et enfin une fille délicate aux cheveux sombres. Elle parcourut rapidement du regard les ouvriers : quelques-uns somnolaient, mais ce regard suffit à modifier insensiblement l'atmosphère de cet environnement purement masculin. Il y eut de l'électricité dans l'air et un courant d'électrons issu de vingt paires d'yeux masculins se dirigea de son côté.

Il n'y avait que deux places de libres à l'avant, dans le sens inverse de la marche.

« Julia, chuchota Oleg, quand il furent assis. Tu devrais mettre ça.

Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de chuchoter : de toute façon, le ronflement du moteur étouffait ses paroles.

– Quoi ? demanda-t-elle assez fort.

– Tiens, ça, répéta-t-il en montrant d'un geste éloquent sa poitrine sous le mince Tee-shirt.

– Ah, mais je ne suis pas au bureau. » Elle regardait droit devant elle, essayant de ne pas voir les regards braqués sur elle.

Il n'y avait pas de place pour Stiopa, il resta debout à côté, en se tenant à la barre. Après cette histoire au déjeuner, il ne pouvait plus la regarder, non seulement la regarder, mais même tourner la tête dans sa direction lui était douloureux. Le matin, pendant qu'ils mangeaient le jambon chaud et nourrissant et les pommes de terre fumantes, Stiopa avait failli se sentir heureux, presque amoureux de cette randonnée dans la forêt fraîche et propre ; devant lui s'ouvrait un autre monde, totalement différent, pareil à un conte de fées, un monde de rêve... mais par sa seule présence elle le replongeait dans la laideur de la réalité.

« Une seule connasse de fille, et ça fout tout en l'air », pensait-il. Je serais curieux de savoir ce qu'elle pense de moi, que je suis un petit garçon qui va lui obéir ? Et pourquoi je suis venu, je te demande un peu... S'il y a un dieu, comme dit papa, alors pourquoi est-ce qu'il m'a envoyé là ?

D'un regard morne, il fit le tour des passagers : des types maussades, taciturnes. L'un d'eux, le plus proche de lui, réprimait un sourire amusé.

« Qu'est-ce qui l'amuse comme ça ? pensait Stiopa, en le regardant. C'est tout juste s'il ne sautille pas sur son siège. »

L'homme en face dardait devant lui un regard bleu électrique et les commissures de ses lèvres tremblaient imperceptiblement. Stiopa suivit la direction de son regard et à sa grande surprise, tomba sur deux protubérances féminines qui tremblotaient à peine au rythme inégal de l'autobus. Cela lui donna la fièvre. Il détourna les yeux, pour y revenir aussitôt et il ne les détacha plus pendant quelques minutes. Il leva les yeux et aperçut le cou mince et mat, le petit menton et les lèvres charnues et desséchées par le vent. Une haine brûlante, torturante, pulsait dans tout son corps et quelqu'un murmurait dans sa tête : connasse, connasse...

L'autobus s'arrêta mais ce n'était pas encore la ville, mais la mine « Donbass Sud ».

« Dépêchez-vous de prendre ce bus jaune, là-bas, leur dit le chauffeur. Il part tout de suite et il va direct au centre ville ».

Stiopa se dépêcha de sortir les sacs à dos. Il commença par prendre le sien et descendit maladroitement les deux marches, le jeta sur le goudron, puis revint prendre le plus gros, celui d'Oleg, qui était aussi le plus léger, pour aller le poser par terre. Oleg descendit avec Khlopik sur les bras, et derrière lui, légère, Julia. Stiopa ne voulait pas la regarder, mais son regard revenait de lui-même aux rondeurs dessinées précisément, comme volontairement, par le Tee-shirt. « Quelle conne » dit-il avec mépris entre ses dents.

Le bus n'était pas très vieux, mais secouait pas mal. Heureusement, il n'y avait pas grand monde et ils réussirent à s'installer confortablement à l'arrière. Effrayé, les oreilles rabattues, Khlopik se penchait en avant et Oleg le lâcha, supposant raisonnablement que dans cet état de dépression il y avait peu de chance pour qu'il fasse une nouvelle tentative d'évasion.

Il y avait de l'ambiance : à côté d'eux une bande de jeunes, des filles et des garçons qui n'arrêtaient pas de rire en montrant tantôt le chien, tantôt quelqu'un d'entre eux. Dans un accès de confiance immotivé, Khlopik avait mis la tête sur les genoux de Stiopa et le regardait d'un air plein compréhension. Mais dans un moment où les secousses étaient particulièrement fortes, il se trouva mal et lui vomit sur les genoux. Cela déclencha chez les jeunes un surcroît de rire irrépressible.

Stiopa devint pivoine. Il se leva de son siège pour dégager le museau de Khlopik, qui reposait toujours aussi innocemment sur ses genoux, et éviter autant que possible cette flaque honteuse et malodorante juste sur la partie intéressante de son short.

Demander une serviette à Julia ? Il ne lui venait jamais à l'idée d'avoir un mouchoir sur lui, cela lui paraissait quelque chose de comique et d'indigne d'un homme normal.

Quelqu'un lui toucha la main par derrière. Du coin de l'œil il remarqua que Julia fouillait dans son sac à la recherche d'une serviette. En prenant des mains d'Oleg le mouchoir et en le remerciant intérieurement, il avait déjà l'intention d'essuyer cette horreur, mais au moment un choc pas très violent, mais décisif, lui fit perdre l'équilibre et il s'évala, impuissant, dans le passage. Salué par une explosion de rires redoublés, il resta allongé un instant, le visage dans le revêtement caoutchouté du sol, respirant une odeur de poussière, de plastique chaud et d'autres trucs insupportables, mais pendant cette seconde une foule de pensées avait eu le temps de défiler dans sa tête, quant à lui et à son malheureux destin. Quelqu'un lui tendit la main d'en haut et il eut sous les yeux de petits pieds chaussés de mocassins poussiéreux. Il se releva seul, sans aide, mais aussitôt il fut obligé de saisir cette main pour ne pas tomber de nouveau. Cette main était douce et tiède.

« Quelle petite main ! » fit une voix dans sa tête. Comment peut-on avoir une telle main ? » Il remarqua aussi les petits ongles roses et pensa que de sa vie il n'avait rien vu de plus élégant.

Relevant la tête, Stiopa s'aperçut qu'elle aussi riait : gaiement, comme si c'était un clown qui se présentait devant elle. Ce rire insouciant, sans méchanceté, le mit dans une rage impossible à exprimer par des mots ni par des actes. Ce ne serait pas assez que de la frapper, pensa-t-il. Quelqu'un qui rit comme ça, le tuer peut-être... pour effacer pour toujours cette bouche rose qui riait et ces dents blanches dont l'éclat le narguait, et cette fossette de la joue formée par le rire.

Il avait toujours son couteau sur lui. Il imagina comment il aurait pu faire cela, il imagina son pouvoir sur ce corps rieur qui ne se doutait de rien ; et une vague de tendresse douloureuse lui fit venir les larmes aux yeux.

« Mais essuie-toi donc !

Stiopa sursauta en entendant cette voix à côté de lui. Ne reste pas là comme un imbécile ! »

Elle le regardait tellement simplement, presque gentiment, comme si ce n'était pas elle qui venait de l'humilier et de le fouler aux pieds.

Essayant de faire passer la boule qu'il avait dans la gorge, Stiopa se mit à essuyer son short avec le mouchoir. Il répétait le même mouvement machinalement et alors qu'il était déjà sec lui revint en tête cette idée : « Qu'est-ce que je fais là ? »

Il froissait entre ses mains le mouchoir souillé sans savoir qu'en faire lorsque soudain la même petite main prit le mouchoir entre deux doigts dégoûtés et le rangea quelque part. Stiopa ne releva pas la tête et continua bêtement à examiner son short. La haine ne l'étouffait plus ; juste une infinie tristesse et des idées noires sur la méchanceté du destin qui ne le laissaient pas tranquille.

La place avait la forme d'un cercle, pavée de carreaux rouges ; au milieu roucoulait une bande de pigeons et sur le côté s'élevait une construction en forme de gradins. Toute la place était entourée de pelouses vertes.

« Eh bien, Stiopa, c'est la descente de croix ? demanda Oleg alors qu'ils traversaient le demi-cercle de pavés rouges pour aller s'asseoir sur l'herbe sous un arbre.

– Il faut croire que c'est le sac à dos... répondit Julia à sa place. Il n'a que ce qu'il mérite.

Stiopa regardait par en dessous. Elle éclata de rire en saisissant son regard.

Bon, Oleg se tut un instant jetant sur eux un regard perplexe, qu'est-ce qu'on va prendre ?

Stiopa fut tout ragaillardisé :

Des gâteaux.

Peut-être une pastèque ?

Je pense qu'avant tout il nous faut acheter du pain et de l'eau. Les gâteaux, oui, mais pour la pastèque, tu t'emballes un peu.

– Pourquoi ?

– C'est toi qui vas la porter ?... Bon. Allez au magasin, achetez du pain, des gâteaux et ... autre chose. Seulement, Julia ! Ne fais pas comme si tu n'avais jamais eu d'argent dans les mains et n'achète pas tout ce que tu vois. Rien que l'indispensable. Ce qu'on peut manger et boire en route, et ce qui ne sera pas un poids.

– D'accord. Tu me donnes Stiopa pour m'aider ?

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous vous parlez à la troisième personne ?

– Je ne communique pas avec elle, dit Stiopa en baissant la tête et sans regarder de son côté.

– Mon dieu, que de passion ! – Julia se leva, – mais je t'en prie, si tu ne communique pas, évite au moins de te conduire comme un mufle !

– Quand est-ce que je me suis conduit comme un mufle ?

– Eh bien, tu viens de le faire.

– Ça suffit, interrompit Oleg. Stéphane, tu vas avec Julia.

– Pourquoi ça ? Stiopa jeta sur elle des yeux pleins de rancœur.

– Pourquoi ? Julia s'était levée, les poings sur les hanches. Parce que je ne pourrai pas porter les sacs ! Allez, debout. Elle avança d'un pas vers lui.

– Quels sacs ? Un pain et des gâteaux, il te faut des sacs ?

– Alors viens les porter ! Elle tapa du pied d'impatience.

– Mais vous allez arrêter, oui ? Stéphane, lève-toi et vas-y, je te dis, et ça suffit de geindre.

– Quand est-ce que j'ai geint ? A ces mots, les yeux de Stiopa s'humidifièrent et sa voix trahit un tremblement bizarre. Son regard ressemblait à celui d'un animal pris au piège.

– Tu m'as entendu ?

– Et pourquoi encore moi ?

– Tu comprends, je ne laisserai pas partir l'un sans l'autre. Oleg parlait calmement et avec bienveillance : imagine que Julia s'en aille et qu'elle ne revienne pas !

– J'aimerais autant.

Oleg le regarda avec indulgence et ne dit rien.

– Et pourquoi elle ne reviendrait pas ?

– Parce que chaque année en Ukraine, il disparaît cinquante mille enfants. De sorte que je ne la laisse partir sans toi, ni toi sans elle.

– Et si l'on revient, et que tu n'es plus là ? demanda Julia.

– C'est que je me serai enfui pour ne plus vous voir. »

Au magasin, Stiopa s'efforça de ne pas la regarder ni de lui parler. A ses questions sur les gâteaux qu'il voulait, il montra du doigt dans la vitrine.

« C'est très léger, dit-elle pour engager la conversation. Ce n'est pas nourrissant du tout. »

Il se contenta de secouer la tête avec entêtement. Ils achetèrent du pain, des biscuits, des pains d'épices, du lait, de la crème brûlée, une boisson de couleur verte et du jus de tomate.

« Tu as sûrement acheté tout ce que tu as trouvé ? » dit Oleg en déballant le paquet. J'avais dit du pain et de l'eau.

Il n'y avait plus rien.

- Mon dieu ! Il regarda au fond du paquet vide :
- Et où est l'eau ?
- Aïe ! On a oublié l'eau ! »

Une minute, Oleg resta à regarder les provisions étalées sur l'herbe, puis Julia et Stiopa :

« Des clochards qui auraient trouvé de l'argent ».

Julia s'installa sous un arbre et tira à elle le paquet de biscuits. Stiopa s'assit à côté et d'un geste prestre, en répandit le contenu sur l'herbe.

« Qu'est-ce que tu fais ? cria-t-elle, pourquoi tu as renversé les gâteaux ?

- Comment ça, renversés ? Je les ai juste sortis pour qu'ils soient plus faciles à prendre.
- C'est plus facile avec la saleté ?
- Comme si on avait les mains propres. »
- Stiopa s'expédia dans la bouche un biscuit rose.

Julia, qui n'avait plus envie de manger, le regardait dans les yeux.

« J'aurais pu te donner une lingette, fit-elle, retenant ce qui bouillonnait à l'intérieur...

- Y en a marre de tes lingettes.
- Tu sais combien il y a de microbes ici ?
- Microbe toi-même.
- Oleg, dis-lui !
- Laisse-le tranquille, qu'il mange.
- Mais il mange de la saleté !
- Où est-ce que c'est sale ? Stiopa avait sur les lèvres les morceaux qu'il était en train de croquer. Eh bien ? «

Il remuait l'herbe autour de lui, comme pour chercher la saleté qui restait.

« Alors, ils sont où, les microbes ? Tu me les montres ?

Julia fit une grimace de dégoût :

- Cochon ! »

Stiopa, rugissant, se mit à arracher le gazon avec les mains.

« Mais tu es malade ou quoi ? Calme-toi... dit-elle, inquiète. Je veux bien que pour toi, ce ne soit pas de la saleté, mais les gâteaux, tu n'es pas le seul à en manger

- Je t'en prie ! - Stiopa se dépêcha de rassembler les biscuits épars et les fourra dans le paquet en les cassant au passage. Tiens, tiens... »

Les biscuits se cassaient, tombaient, une partie sous forme de miettes, et restaient là sur l'herbe. Le papier était à moitié déchiré.

« Neurasthénique », dit Julia tout bas et elle s'éloigna précipitamment. Assis à l'écart, Stiopa, penché sur le paquet, se dépêchait de croquer les restes de biscuit. Il se ressentait d'avoir sauté le petit déjeuner.
